



Libé week-end Chaque samedi, dans *Libération* du week-end, retrouvez huit pages spéciales consacrées à l'actualité littéraire. Cette semaine, rencontre avec le romancier américain Joshua Cohen, autour de *Votre message a été envoyé* (*Le Nouvel Attila*). Incipit : « Cette histoire ne prend pas la combine classique où, sous prétexte de raconter l'histoire de quelqu'un, en fait on raconte la sienne. »



Super Booker Pour fêter son cinquantième anniversaire, le Booker prize décernera en juillet un prix spécial, le Golden Man Booker prize, désignant le meilleur roman parmi tous ceux qui ont été primés depuis 1969, signés notamment Margaret Atwood (photo), Ian McEwan, Peter Carey ou J.M. Coetzee. Cinq jurés, chacun chargé des lauréats d'une décennie, établiront une liste de cinq titres. Le public tranchera sur Internet.

Une jeunesse au cœur du «New Yorker»

Les mémoires de Janet Groth, qui tint l'accueil du magazine de 1957 à 1978, retracent sa vie de femme libre dans un Manhattan effervescent.

Janet Groth, réceptionniste du *New Yorker* de 1957 à 1978, en photo sur la couverture de ses mémoires, est le sosie de Scarlett Johansson. Le cliché date de 1962. Celle qui intègre le prestigieux «bastion démocratique» à 19 ans, et enseignera la littérature anglaise dans d'excellentes facs après l'avoir quitté, classe ses souvenirs au gré des rencontres avec les contributeurs du magazine : un chapitre équivalait à une nouvelle relation amicale ou plus si affinités, avec un journaliste, un romancier, un illustrateur. *La Réceptionniste du New Yorker* offre une bouffée d'air, une vue panoramique sur deux décennies de vie intellectuelle new-yorkaise. Janet Groth côtoie de près Muriel Spark et Joseph Mitchell,

croise Edmund Wilson, Tom Wolfe, Dorothy Parker, Norman Mailer, Woody Allen. Certes, son témoignage tient un peu du carnet mondain et du tableau de chasse d'une jeune femme libre à la vie de patachon, mais cette légèreté appartient à l'effervescence qui anime alors la ville. Il n'est pas un paragraphe de *la Réceptionniste du New Yorker* qui n'évoque des écrivains, des musiciens et leurs œuvres. Janet Groth dessine une époque, son appétit et sa vivacité d'esprit.

«**Petite bombe**». Tous vivent plus ou moins «sur les nerfs» en attendant de savoir si leur esquisse ou leur papier seront publiés, les névroses s'expriment, mais elles surexcitent ce petit monde plus qu'elles ne le paralysent ou ne l'assombrissent. Janet Groth note que l'ébullition de Manhattan atteint son apogée lorsque John F. Kennedy présente sa candidature : «*En cet automne 1960, comme un miroir tendu à ma joie, le monde entier reflétait un ciel d'azur.*» Les tâches que doit accomplir Janet Groth consistent à



Janet Groth entra au *New Yorker* à 19 ans. JANET GROTH

filtrer les visites et entourer les auteurs à la manière dont le ferait un éditeur. C'est ainsi qu'elle déjeune tous les mardis avec Joseph Mitchell, «le reporter le plus admiré de toute l'histoire du magazine». A partir de 1964, l'inspiration le quitte et cela ne fait «qu'accroître l'admiration et l'estime de ses pairs à son

égard». Mitchell et Groth discutent des sonnets de Shakespeare. «*Que je sois membre du conseil d'administration de mon église luthérienne du centre de Manhattan l'intriguait beaucoup.*» Au sein de cette congrégation progressiste, il existe aussi un «comité jazz» auquel la jeune femme parti-

cipe. Le soir, Janet Groth se rend au Five Spot pour écouter Monk. *La Réceptionniste du New Yorker* règle son pas sur les années qui passent : l'assassinat de Kennedy ou le retrait des troupes du Vietnam sont en toile de fond. Groth mélange avec naturel sa biographie et quelques soubresauts de son pays. L'histoire de l'hebdomadaire se dessine, mais l'auteure n'entre pas dans ses détails.

«**Fantasmes**». Elle consacre néanmoins un chapitre à la mue du magazine en 1965. Le rédacteur en chef, William Shawn, le second seulement depuis la création du *New Yorker* en 1925, reçoit cinq sur cinq la «petite bombe» lancée alors par Tom Wolfe qui, dans le *Herald Tribune*, traite le *New Yorker* de «mausolée». Pour renouveler les plumes, Shawn fait appel à «des cracks diplômés de Harvard», dont Terrence Malick. En vingt-et-un ans de carrière, Janet Groth ne monte pas en grade. Ceux qui l'entourent s'en étonnent davantage qu'elle-même. Elle était arrivée à

New York diplômée de littérature et aspirante écrivain. «*J'avais longtemps nourri ce désir ardent, écrit-elle, inévitable, je suppose, compte tenu des heures que j'ai passées dans ma jeunesse le nez plongé dans des romans qui faisaient le portrait de l'artiste en jeune homme (la différence des sexes n'était pas un problème, il ne s'agissait que de fantasmes après tout).*» Elle impute cette stagnation à un manque de confiance en elle. Son récit n'abuse pas de l'introspection mais Groth dit le bien que lui procure son analyse avec une «sommité de Manhattan». Elle s'autorise ensuite à écrire une thèse sur Edmund Wilson, qui sera publiée. Sa rémunération fut jugée scandaleusement basse mais il existait des à-côtés : le *New Yorker* prenait en charge son analyste.

VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

JANET GROTH LA RÉCEPTIONNISTE DU NEW YORKER
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Cohen.
Éditions du sous-sol, 272 pp., 21,50 €.

Ecureuil, araignée, martinet : au bonheur des bêtes

Christine Van Acker publie un bestiaire généreux, érudit et plein de surprises.

On entrera dans ce livre au hasard, de la même manière qu'on atterrit dans l'herbe ou qu'on est soudain mis en présence d'un oiseau de nuit. Ne bougez pas, les surprises jaillissent. Un écureuil crie à l'auteur de passer son chemin : «*On le dirait à vapeur quand il lance sa colère comme une toux.*» Une chienne égarée est rendue à son maître, un chasseur : «*Elle nous a laissé son odeur, celle du crime et de la peur.*» Les animaux ont du génie, même les limaces. Les poussins ont une certaine conception du monde. Les araignées, n'en parlons pas : «*Nous savons à présent que la soie d'araignée est un biopolymère composé d'une famille de protéines plus robustes que le verre.*» Il fut un temps où on croyait que les hirondelles, l'hiver, disparaissaient dans la vase. A partir de Buffon, on a compris qu'elles allaient voir ailleurs, et s'en re-

venaient quand le temps s'y prêtait. Mais Christine Van Acker préfère s'attarder en compagnie du martinet, d'une autre famille, contrairement aux apparences, car «*c'est un apodidae (apus, sans pied)*». Le coup du martinet : «*Oiseau aux ailes falci-formes, moissonneur des espaces aériens, il monte le soir à la limite de la troposphère, et donc de l'oxygène, jusqu'à trois mille mètres d'altitude.*» Le bruit qu'il fait : «*En hébreu et en arabe, sis est le mot qui désigne, avec une rare pertinence acoustique, le martinet qui cravache le mur du ciel de ses stridences.*» Une fois les chapitres égrenés jusqu'à la fin, en passant par le renard, le canard, la vache et deux spécimens mâles que l'auteure côtoie à son domicile, on reviendra au début, afin de découvrir ce qu'est l'apoptose – l'obsolescence programmée de nos cellules. Van Acker cite Marie Gevers sur Colette, «*proche de la nature et de l'âme animale*». On lui renvoie le compliment.

CLAIRE DEVARRIEUX

CHRISTINE VAN ACKER LA BÊTE A BONDOS Corti «*Biophilia*», 190 pp., 18 €



Sur le territoire de l'écureuil, pas un geste ! PHOTO PATRICK CAHEZ, PLAINPICTURE